

Quels liens entre champ socio-politique et Psychanalyse ?

Dialogue avec Jean-Claude Stoloff

Cathie Silvestre

J'aimerais ouvrir ce débat en citant Serge Moscovici, dans « l'Âge des foules »:

« Si vous me demandiez de nommer l'invention la plus importante des temps modernes, je répondrais sans hésiter: l'individu ». En effet, la notion de l'individu est compatible avec la vie collective, et ne l'est absolument pas avec la foule ou pire, la masse.

Jean-Claude Stoloff, ton livre nous oblige, nous met en demeure, non seulement de saisir et souligner à la suite de Freud, tous les fils qui relient l'individu au collectif, mais d'éprouver la pertinence de la théorie analytique, et donc de la pratique à laquelle elle est intimement liée, appliquée au champ socio-politique.

Nous savons que les années 60, avec Lacan en particulier, ont vu apparaître un lien fort entre psychanalyse et politique comme le souligne M.Gauchet. C'est également une période de séduction par la psychanalyse, de la philosophie, de la sociologie, des arts et de la littérature, et de bien d'autres domaines.

Expansion de la psychanalyse, recherche de dénominateurs communs, même si minimes, mouvements de rencontre et de partage essentiels également pour la psychanalyse par l'ouverture aux champs connexes, fécondant l'analyse au moins autant qu'ils pouvaient l'être par elle.

Mais la question que tu poses aujourd'hui, dans un contexte de reflux de cet engouement, qui n'a d'ailleurs pas eu que des effets positifs sur la pratique analytique en faisant planer sur elle l'ombre d'une toute-puissance et le risque d'un mélange des genres, inclut la difficile question de l'avenir de la psychanalyse.

Il me semble que le cœur de ta réflexion est clairement posé lorsque tu dis : « il existe des affinités électives entre l'invention démocratique et la découverte de la psychanalyse. C'est un point fondamental, me paraissant déterminant pour l'avenir et le devenir de la psychanalyse. Qu'est-ce que la psychanalyse peut apporter de nouveau et de spécifique à la compréhension du lien social et du champ politique? En quoi en est-elle dépendante, tant dans ses outils de réflexion théorique, que dans sa pratique clinique? Quelles sont, in fine, les conséquences des changements survenus dans la civilisation sur les perspectives d'avenir de la pratique et de la théorie psychanalytiques? Bref: où va la psychanalyse? »

En désignant un lien intrinsèque et quasi trophique entre démocratie et psychanalyse, tu ouvres une interrogation sur les affinités entre champ socio-politique et psychanalyse, ce qui ne peut que susciter une certaine hésitation envers la tentation d'étendre le territoire de l'individu, sujet central de l'analyse, au collectif et à ses mouvements complexes, sans compter le risque d'approximations restrictives pour les deux versants, ayant chacun des paramètres spécifiques, qui, en dépit de liens essentiels, ne les rendent pas assimilables pour autant, notamment du fait que les logiques qui les animent et les structurent sont différentes.

Je voudrais rappeler ici une remarque de Castoriadis, dont je cite l'idée sinon les termes eux-mêmes :

« ...Une théorie qui prétendrait donner une explication causale de l'histoire humaine, serait une forme 'd'aliénation théorique de l'homme' ».

(Remarque extraite d'un travail de recherche sur l'œuvre de Castoriadis, et sur sa prise de distance avec la théorie marxiste.)

En 1925, soit la même année que l'élaboration du texte sur la Négation, texte fondamental qui cherche à élucider les rapports complexes de l'inconscient et du refoulement avec la pensée, Freud écrit « Résistances à la psychanalyse », soulignant la dépense psychique exigée par l'inconnu, le nouveau, et qui de ce fait alimente la résistance, en l'occurrence la prise en compte de l'inconscient, avec pour effet, entre autres, de placer la psychanalyse en fautive position, « à mi-chemin entre la médecine et la philosophie ».

Et d'ajouter que « c'est une lourde tâche d'avoir pour patient le genre humain en entier ». Autre façon de répéter que « l'Autre intervient toujours en tant qu'adversaire, soutien et modèle ». Tout sujet arrivant au monde se trouve être un sujet héritier, qui mènera « une double existence: en tant qu'il est à lui-même sa propre fin, et en tant que maillon d'une chaîne à laquelle il est assujéti ». C'est dire que Freud a toujours pris en compte le sujet dans la pluralité du lien, tout en soulignant que cet assujétissement se fait contre sa volonté, du moins sans l'intervention de celle-ci(1). Précision importante.

Est-ce que pour autant la psychanalyse peut penser éclairer les phénomènes complexes et déterminants multiples qui œuvrent à la construction d'une vie sociale, collective, avec ses exigences, ses méandres et paramètres spécifiques ?

Ce que nous voyons dès les textes sur la Psychologie des foules (2), c'est bien que l'ensemble ne peut être égal à la somme des parties, et que la foule ou la masse fonctionne dans une négation de toute différence, peut-être ds ce que R Girard appelle « l'éclipse du culturel..(ds) une communauté dédifférenciée ».³

1 S Freud « Pour introduire le narcissisme » in La vie sexuelle

2 S.Freud « Psychologie des foules et analyse du moi » in Essais de psychanalyse

3 R.Girard Le bouc émissaire p 26

Dans la mesure où tu prends nettement position pour parler non seulement d'affinités électives entre psychanalyse et démocratie, mais d'un lien presque consubstantiel d'un champ à l'autre, je dirai que là gît la difficulté pour moi, du fait que le sujet dans son individualité, tel que nous l'entendons sur le divan, n'est pas directement assimilable au sujet dans la collectivité, le curseur concernant la légitimité, la reconnaissance et le désir ne se situant pas de façon corrélée, de même que imaginaire social et individuel ne se construisent pas à l'identique. Est-il besoin de préciser que, bien évidemment, la cure analytique n'a nullement une visée adaptative.

Mais l'état, le bien commun, le Commonwealth, terme que tu reprends de Hobbes, mais qui peut actuellement prêter à confusion, a demandé de multiples élaborations, assimilations des héritages historiques, sans compter les scissions, délégations, mutations, représentations, transformations, pour que naisse une démocratie qui est forcément un compromis dans lequel chacun doit accepter les contraintes et frustrations inhérentes à la vie en commun, y compris les sacrifices pulsionnels exigés par la civilisation. Le monde commun a un prix, celui de la perte d'une toute-puissance imaginaire pour entrer dans une réalité partageable et la reconnaissance d'un intérêt supérieur.

S'agit-il de la « volonté générale » telle qu'en parle Rousseau, celle qui doit tendre au « bien-être du tout et de chaque partie »?

En prônant que les hommes doivent abandonner d'eux-mêmes leurs passions et leurs intérêts au profit de la raison et de la vertu, Rousseau pourra être utilisé par les tenants de la Terreur post révolutionnaire, ce qui renforce la question des effets négatifs de la répression.

Alors que Machiavel, beaucoup plus lucide et sachant que le désir humain est insatiable, plaidera pour le compromis et proposera que ce soit les institutions républicaines qui orientent les citoyens vers le bien commun et la vertu, en fonction de la liberté qui leur est garantie.(4)

Ces différences illustrent bien le fait que ces parts aliénées et aliénantes présentes dans l'histoire collective comme dans le développement de tout sujet, ne seront jamais réductibles à rien, et si la cure analytique doit permettre l'assomption de ces limites, mouvantes, incertaines, alors disons que la démocratie devrait les laisser s'exprimer, et pouvoir reconnaître chacun dans sa singularité, c'est à dire dans son anormalité privée, ce qui évidemment est utopique.

Ainsi une patiente disait « dire que j'ai mis si longtemps à comprendre que mes difficultés résident entre moi et moi », ce qui souligne la nécessaire assomption du sujet comme acteur de sa propre vie, en dépit de ses limites et au-delà des assauts du monde environnant. Les voies de l'emprise sont multiples, les supports de l'autorité également, notamment quand l'autorité sort du champ de la reconnaissance mutuelle pour basculer dans le pouvoir ou la cruauté qui peuvent se parer de « cette venimeuse douceur...qui sucra la servitude » dont parle La Boétie (5).

Évidemment a toute sa place dans cette réflexion, l'échange entre Freud et Einstein, et l'énigme de ce qui permet que « la masse se laisse enflammer jusqu'à la folie et le sacrifice », comme l'écrit Einstein. La question ainsi adressée à Freud, du fait de « sa profonde connaissance de la vie instinctive de l'homme », et à partir du lien entre le droit et la force, et du constat du désir de haine et de destruction qui habite le cœur des hommes, la question qui taraude Einstein est de savoir quels seraient les moyens d'aider les hommes à être mieux armés face à cette destructivité interne?

Mais on peut dire qu'il anticipe la réponse de Freud, quand il affirme avoir remarqué que « c'est bien plutôt la soi-disante intelligence qui se trouve être la proie la plus facile pour les funestes suggestions collectives.. ». Hobbes le disait déjà clairement « les passions des humains sont généralement plus puissantes que leur raison. »(6).

On sait le désarroi perceptible chez Freud dans sa réponse « nous sommes pacifistes pour des raisons organiques »(7) ou bien ds la réaffirmation que « tout ce qui promeut le développement culturel œuvre du même coup contre la guerre », et que seule la « dictature de la raison » peut brider les exigences pulsionnelles soumises à Éros et l'union, mais aussi à Thanatos avec son déchaînement de forces agressives violentes.

Mais les avancées civilisationnelles et le raffinement culturel de la puissance des idées pourraient n'être qu'une forme rassurante d'envisager la répression pulsionnelle, tant que l'on évite de penser que la raison ne commande pas aux passions, encore moins à l'inconscient, et que cette puissance coercitive de la raison est forcément limitée, d'autant plus quand elle cède aux sirènes de l'idéologie, qui se pare des oripeaux de la raison pour faire régner le pire. Doit-on soutenir la raison contre la pulsion, ou contre la déraison, ou bien encore contre l'irrationalité puissante et pérenne de la croyance et du fanatisme qui cherchent tout autant l'objet à adorer que l'objet à détruire?

Désarroi également quand Freud, retraçant à grands traits l'évolution de la civilisation, évoque l'apparition des armes comme un progrès intellectuel vis à vis de l'attaque à mains nues, pour aussitôt en reconnaître le danger dans la soumission des vaincus et leur humiliation venant nourrir un désir de vengeance actif, ce qui est déjà une hypothèse quant aux avancées de la civilisation.

Freud est mort avant d'assister au naufrage tragique des années 39/45, à la violence et à la cruauté organisées et permises par l'usage du savoir au service d'une violence inconnue jusque-là sous cette forme. (8).

4 Machiavel, Le Prince

5 La Boétie Discours de la servitude volontaire

6 Th. Hobbes, Léviathan

7 S.Freud, « Pourquoi la guerre? » in Résultats, idées, problèmes, T2

8 Th.Snyder « Terres de sang » : il précise que le monde concentrationnaire n'a « bénéficié » que des vieilles méthodes, la faim et les gaz toxiques dont la puissance létale était connue depuis fort longtemps . Donc en fait la nouveauté concernait essentiellement l'organisation à la fois méthodique, cruelle et délirante et l'anonymisation des victimes

Devant ce constat sombre que sa lucidité lui a permis d'anticiper en partie, comment penser que la psychanalyse puisse s'avérer être un outil conceptuel et pratique actif, ayant aptitude à œuvrer vers un monde apaisé et attaché aux valeurs de l'esprit? Soyons-lui déjà reconnaissants d'être un moyen, certes pas infaillible, pour les âmes en peine de se libérer de la répétition et du tourment intérieurs.

Quand Freud constate l'irréductibilité de la conflictualité humaine, peut-on penser que la démocratie en viendrait à bout?

Il y a là une complexité qui échappe, quand par exemple le même régime stalinien, antidémocratique, encourageant la délation, meurtrier des koulaks, organisateur du Goulag, a signé de façon cynique le pacte germano-soviétique qui lui permettait d'annexer des territoires et de perpétrer ses propres massacres, mais qui de fait, permettra aussi à l'URSS de s'armer et de revenir victorieusement de la guerre et ainsi contribuer grandement à abattre le régime nazi, dont les démocraties européennes avaient longtemps préféré méconnaître la funeste expansion, quand elles ne l'ont pas encouragée.

Certes, l'un n'excuse pas l'autre, mais on voit bien qu'à négliger la complexité des lignes en jeu pour tout inclure de la métapsychologie et la dualité pulsionnelle, on peut passer à côté d'une analyse véritablement socio-politique. Ce que d'ailleurs tu soulignes (p197) en faisant la critique justifiée d'une « illusion totalisante et monadique ».

La métapsychologie a beau être sorcière, elle ne peut tout maîtriser.

Je ne crois pas que l'on puisse transposer directement à l'échelle d'une société, la problématique de la haine et de la destructivité qui habitent un individu, et la formule de Hobbes, « guerre de chacun contre chacun », si juste soit-elle, ne peut résumer les destins pulsionnels dont les objets et buts sont multiples, échangeables, sujets à renversement, retournement, sublimation. Freud s'avère de sa réflexion un anthropologue et non sociologue, et je ne le créditerai pas comme tu le fais, d'un point aveugle du fait que la construction freudienne n'est pas en mesure de nous éclairer sur l'avenir de la démocratie. (p 203). Rappelons que en disant que la psychanalyse est inapte à former une Weltanschauung, Freud refuse « l'homogénéisation de l'explication du monde ».

Quand il parle d'économie psychique, quand il insiste sur l'intensité des motions pulsionnelles, on ne peut englober dans un même registre nécessité pulsionnelle et nécessité du besoin à combler pour vivre. Sans oublier que, comme il le dit lui-même ds une lettre à R.Rolland en 1930 « les termes dont nous nous servons, tels que régression, narcissisme, principe de plaisir, sont de nature purement descriptive et n'ont aucune valeur en eux-mêmes. ». Comment mieux dire que la théorie analytique est aussi une mythologie et non l'expression de faits avérés mais seulement déduits d'une problématique clinique, et que c'est cette qualité qui la rend riche et productive.

En reprenant des formules globalisantes, est-ce que nous ne risquons pas de confondre l'universalité de la névrose, avec ce que Freud appelle le « kaléidoscope des symptômes névrotiques »(9), dont la pluralité infinie est liée à l'histoire singulière d'un sujet, soumis aux exigences d'une vie collective consubstantielle à la vie de chacun, mais dans une métabolisation unique pour chaque sujet.

La civilisation est un produit de l'humanité et de son histoire, et la culture ainsi engendrée façonne les humains en retour, quoique cette image proposée par Freud, d'une force civilisatrice au-dessus de l'humanité puisse être interprétée comme le recours à une forme laïque de transcendance dont il serait difficile de se passer.

Tu proposes également un rapprochement avec la psychanalyse en reprenant la thèse de Lefort sur l'incertitude, l'aspect « insaisissable et inmaîtrisable de la démocratie ».

Tu le sais, je suis très attachée à considérer l'incertitude dans la théorie aussi bien que ds la pratique, comme un élément heuristique à préserver, mais est-ce suffisant pour en inférer une similitude?

Lefort note que la démocratie « allie deux principes apparemment contradictoires: le pouvoir émane du peuple, et il n'est le pouvoir de personne »(10, 92).

Or, on est endroit d'attendre d'une analyse qu'elle libère le sujet des effets délétères du pouvoir des autres sur lui, et qu'elle le libère de ses propres entraves.

Certes, Lefort parle du vide central qui habite la démocratie après disparition du double corps du roi (11), lieu vide du pouvoir, mais qui reste lieu de projections fantasmatiques. Et il évoque aussi le risque de dérive totalitaire pour bannir l'indétermination, du fait que « le connu reste miné par l'inconnu ».

Toujours est-il qu'en ce qui concerne l'analyse, le rapport du connu et de l'inconnu reste une question brûlante, et que l'incertitude, reçoit des réponses théoriques nombreuses dans un respect variable des fondamentaux proposés par Freud. Ainsi le carrefour de Thèbes donne lieu à des appréhensions diverses et en forçant la similitude, on pourrait plutôt craindre de trouver la tentation de combler l'incertitude au cœur de l'analyse, par une surabondance d'élaborations souvent doctrinaires et de ce fait rassurantes.

Et pour quelle raison veux-tu attribuer préférentiellement l'introjection à la société démocratique?

L'incorporation, première forme de relation à l'objet et prototype corporel de l'introjection, a sa place et fonction dans tout processus identificatoire, que l'environnement social soit démocratique ou non, me semble-t-il. Qui plus est l'incorporation souligne la référence à la limite corporelle, si présente chez Freud, dans l'édification de l'intériorité et la structuration de la psyché dans sa rencontre avec le monde extérieur.

Que Lefort, Gauchet ou Castoriadis aient eu recours à la pensée freudienne dans leur réflexion philosophique et socio-politique, n'implique pas qu'ils aient utilisé les concepts freudiens ds leur sens primaire, analytique. Incorporation, désintrication, sont des termes présents chez Lefort, mais il les utilise pour représenter ce lien indisso-

9 S.Freud « Résistances à la psychanalyse » in Résultats, idées, problèmes, T2

10 C.Lefort « L'image du corps et le totalitarisme » in L'invention démocratique.

11 C.Lefort « Corps mortel et immortel, individuel et collectif », op cité

ciable, tel un corps rassemblé, cette condensation entre pouvoir, loi et connaissance, l'ensemble étant au fondement de l'idéologie qui produira un discours totalisant et totalitaire.

Quand Hannah Arendt souligne que chaque génération apporte avec elle « un ferment nouveau dans un monde déjà vieux »(12), peut-on penser que ce que la théorie analytique a pu construire comme fantasmes organisateurs du développement psycho-affectif puissent rester immuablement les mêmes?

Freud, horrifié par la violence à l'œuvre, écrit en 1915 : « nous sommes donc nous-mêmes comme les hommes des origines une bande d'assassins », et c'est dans ce creuset du meurtre partagé qu'il a fondé l'union des frères et l'accession à la vie en commun.

C'est dire que, bien qu'il n'ait pas eu le temps d'être témoin d'une barbarie que l'on ne peut désormais plus rejeter dans des temps mythiques, ni séparer de l'humain, il a envisagé à l'échelle de l'ensemble, ce que l'analyse lui donnait à entendre de l'individu, il a cherché à établir des universaux quasi transculturels et intemporels.

Or, la vie et la dynamique d'une société, l'histoire avec H majuscule, la grande hache dont parle Perec, sont totalement insérées dans l'écoulement du temps, même lorsque l'idée de progrès est contestée. La place centrale que Freud donne aux vœux de mort et à la culpabilité constitue tout à la fois un mythe fondateur hors temps comme l'inconscient lui-même, un élément d'unification, de rassemblement, de construction de la vie collective et surtout, il s'agit de l'hypothèque qu'il nous lègue, celle d'une ambivalence fondatrice de la subjectivité et de l'intersubjectivité.

Quand tu poses à juste titre la difficile question de l'avenir de la psychanalyse, j'ai envie de citer encore Moscovici, disant que « les parents ne veulent pas se reproduire avec l'enfant, mais dans l'enfant ».

Sans aller jusqu'à dénoncer une tentation de maîtrise et de reproduction du même qui est souvent mobilisée dans cette idée de « transmission », si fréquemment utilisée mais si peu souvent clairement explicitée, on pourrait imaginer que les psychanalystes descendent de leur Aventin, pour se confronter aux limites avant de pouvoir les repousser peut-être, en conjuguant, sans y perdre leur âme, les savoirs et les expériences, parfois loin des divans, et pourquoi pas dans la rumeur de la rue et à l'écoute du tourbillon des découvertes et évolutions qui risquent de modifier les schémas dûment éprouvés concernant l'humain.

Ce qui permettra de vérifier que la psychanalyse n'est pas une forme ritualisée et figée, mais un creuset élaboratif nourri de ce qu'y apporte l'individu et recevant le collectif par le truchement du vécu singulier tel qu'il est affecté par le pluriel, la diversité, la foule des ancêtres et des contemporains. C'est en cela que la psychanalyse pourra rester subversive, et je m'associe pleinement à ce vœu que tu formes.

Cathie Silvestre,

Août-Sept 2019